

Publié dans les Lettres de l'École freudienne. 1976, n°18. Journée des cartels. Strasbourg. Introduction aux séances de travail.

⑦MARCEL RITTER. – C'est une question qui m'est venue ce matin, mais qui est aussi liée à des préoccupations théoriques personnelles. Il était question ce matin de certains mots qui commencent par Un : le *Unbewusste*, le *Unheimlich*. Cela m'a fait penser à l'*Unerkannte* qu'on trouve chez Freud en particulier dans la *Traumdeutung* où c'est fort mal traduit, puisque c'est traduit par l'inconnu, alors que c'est le non-reconnu.

Nous trouvons cet *Unerkannte* articulé avec la question de l'ombilic du rêve. L'ombilic est ce point où le rêve, là je cite Freud, est insondable, c'est-à-dire le point où, en somme, s'arrête le sens ou toute possibilité de sens. C'est aussi le point où le rêve est au plus près du *Unerkannte*, du non reconnu. Freud dit : *Er sitzt ihm auf* : traduit littéralement : il est assis dessus, tel un cavalier sur son cheval. Mais il ajoute que de ce point-là s'élève une pelote de pensées qu'on n'arrive pas à démêler, mais que cette pelote de pensées n'a pas fourni d'autres contributions au contenu du rêve, c'est-à-dire au texte manifeste. En d'autres mots ça semble être un point où la condensation est en défaut, en ce sens que c'est un point qui n'est relié en quelque sorte que par un seul fil ou par un seul élément au contenu manifeste, un point de défaillance dans le réseau.

Alors la question que je me pose, c'est si cet *Unerkannte*, ce non-reconnu, indiqué par cette pelote de pensées, si nous ne pouvons pas y voir le *réel*, un réel non symbolisé, quelque chose devant quoi finalement le rêve en tant que réseau, n'est-ce pas, s'arrête, où il ne peut pas aller plus loin. Et alors je me pose aussi la question, de quel réel s'agit-il ? Est-ce le réel pulsionnel ? Et aussi les rapports de ce réel avec le désir, puisque Freud articule la question de l'ombilic avec le désir, puisque c'est l'endroit où le désir surgit tel un champignon.

JACQUES LACAN. – N'est-ce pas, je donne ma réponse actuelle. C'est tout ce que je peux en dire, c'est que j'en suis arrivé là. Je ne pense pas que ce soit le réel pulsionnel. C'est difficile à faire saisir, je ne peux pas retracer tout le chemin par où j'en suis arrivé là pour l'instant. Ça m'étonnerait beaucoup que quoique ce soit me force à une autre conception. Je suis plutôt frappé de vous entendre parler du réel pulsionnel. J'en suis frappé heureusement, parce que c'est vrai qu'il y a un réel pulsionnel. Mais il y a un réel pulsionnel uniquement pour autant que le réel c'est ce que dans la pulsion je réduis à la fonction du trou. C'est-à-dire ce qui fait que la pulsion est liée aux orifices corporels. Je pense qu'ici tout le monde est en état de se souvenir que Freud caractérise la pulsion par la fonction de l'orifice du corps. Il part d'une sorte d'idée, de la constance de ce qui passe par cet orifice. Cette constance est assurément un élément de réel. J'ai même essayé de la figurer par quelque chose de mathématique, qui en mathématique se définit de ce qu'on appelle une constante rotationnelle, ce qui est bien fait pour nous signifier là qu'il s'agit de ce qui se spécifie du bord du trou.

⁽⁸⁾Je crois qu'il faut distinguer ce qui se passe à ce niveau de l'orifice corporel, de ce qui fonctionne dans l'inconscient. Je crois que, dans l'inconscient aussi, quelque chose est significable d'entièrement analogue. Je crois que ce devant quoi Freud s'arrête dans l'occasion comme ombilic du rêve, puisque c'est à ce propos qu'il emploie le terme *Unerkannt*, non reconnu, le crois que ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il appelle, désigne expressément ailleurs de *l'Urverdrängt*, du refoulé primordial (on a traduit ça comme on a pu). Je crois que c'est dans le destin du refoulé primordial, à savoir de ce quelque chose qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas quelle qu'en soit l'approche, d'être si on peut dire à la racine du langage, qu'on peut donner la meilleure figure de ce dont il s'agit.

La relation de cet *Urverdrängt*, de ce refoulé originel, puisqu'on a posé une question concernant l'origine tout à l'heure, je crois que c'est ça à quoi Freud revient à propos de ce qui a été traduit très littéralement par *ombilic du rêve*. C'est un trou, c'est quelque chose qui est la limite de l'analyse ; ça a évidemment quelque chose à faire avec le réel qui est un réel parfaitement dénommable, dénommable d'une façon qui est de pur fait ; ce n'est pas pour rien qu'il met en jeu la fonction de l'ombilic.

C'est effectivement à un ombilic particulier, celui de sa mère, que quelqu'un s'est trouvé en somme suspendu en le reproduisant si l'on peut dire par la section pour lui du cordon ombilical. Il est évident que ce n'est pas à celui de sa mère qu'il est suspendu, c'est à son

placenta. C'est du fait d'être né de ce ventre-là et pas d'ailleurs qu'un certain être parlant ou encore ce que j'appelle pour l'instant, ce que je désigne du nom de *Parlêtre*, ce qui se trouve être une autre désignation de l'inconscient, c'est bien d'être né d'un être qui l'a désiré ou pas désiré, mais qui de ce seul fait le situe d'une certaine façon dans le langage, qu'un Parlêtre se trouve exclu de sa propre origine, et l'audace de Freud dans cette occasion, c'est simplement de dire qu'on en a quelque part la marque dans le rêve lui-même. Le sujet par ses productions imaginatives, n'oublions pas la condition de la *Darstellbarkeit* qui est tellement importante dans la formation du rêve, que cette *représentationnalité*, si l'on peut dire, le fait de pouvoir se figurer dans le rêve, conserve la marque quelque part d'un point où il n'y a rien à faire. C'est le point justement d'où sort le fil, mais ce point est aussi fermé qu'est fermé le fait qu'il est né dans ce ventre-là et pas ailleurs, qu'il y en a dans le rêve même le stigmate puisque l'ombilic est un stigmate. C'est un stigmate par où, c'est le seul point, il a quelque chose en commun avec tout ce qui a été enfanté sous ce mode vivipare, mais avec ceci de plus qu'il s'agit d'un être placentaire et cet être placentaire en conserve une trace qui là se signe au niveau même de la symbolisation. Il est certain que seul le Parlêtre, l'être parlant, peut venir à la notion d'où je suis parti pour ce qui en est de l'inconscient. Il y a quelque chose dont ce n'est pas pour rien que cela se résume à une cicatrice, à un endroit du corps qui fait nœud et que ce nœud est pointable, non plus à sa place même bien sûr, puisqu'il y a là le même déplacement qui est lié à la fonction et au champ de la parole.

Dans le champ de la parole il y a quelque chose qui est impossible à reconnaître, de sorte que le *Un* a là une autre valeur que celle que nous lui donnions ce matin. Le *Un* désigne à proprement parler l'impossibilité, la limite. Quand nous parlions de *l'impoétique*, c'est le fond sur lequel se produit le poétique. Quand nous parlons de *l'Unerkannt*, ça veut dire l'impossible à reconnaître. Ce n'est pas simplement une question de fait, c'est une question d'impossibilité. C'est bien en quoi ce que nous tâchions de serrer ce matin à propos de l'ambiguïté de l'*Un* comporte évidemment deux pôles, et un de ces pôles nous ne l'atteignons pas ce matin.

L'*Unerkannt* c'est l'impossible à reconnaître. Freud ne le souligne pas dans le passage sur l'ombilic du rêve. C'est seulement par ailleurs que nous avons la notion du refoulé primordial. Mais même la notion de refoulé primordial, dans la forme qui lui est donnée, ne met pas l'accent sur cette fonction de l'impossibilité. C'est le sens de l'*Un* dans le terme qui désigne en allemand l'impossible, c'est l'*Unmöglich* dont il s'agit, ça ne peut ni se dire, ni s'écrire. *Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*. C'est une sorte de négation redoublée, qui est celle par laquelle nous pouvons approcher cet emploi tout à fait radical de la négation. Quand je dis *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'est là que joue cet espèce de flou, de flou qui résulte de ceci, c'est que la seule façon de définir à proprement parler le possible, ce serait de dire que le possible ⁽⁹⁾ cesse de s'écrire, c'est la seule façon vraiment assise de le serrer de près. C'est justement la distance qu'il y a dans la portée des deux négations. Ce n'est pas ne pas cesser de s'écrire, ce qui reviendrait, par l'effet qu'on donne habituellement à la double négation, à se limiter à ça que ça cesse de s'écrire. Mais le *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, c'est là ce qui me semble le sens de l'*Unerkannt* en tant que *Urverdrängt*. Il n'y a rien de plus à en tirer. C'est bien ça que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve. C'est là qu'on perd son latin. Il n'y a aucun moyen de tirer plus sur la ficelle, sauf à la rompre. De sorte que cela désigne une analogie, entièrement analogue à ce que vous venez de désigner là comme réel pulsionnel.

Est-ce que je suis sûr de cet *entièrement* ? Disons que moi je le fais analogue. C'est là que se désigne la limite par quoi le symbolique se trouve en somme répercuté, qu'il y ait quelque chose qui, dans le dicible, soit par métaphore comparable à ce qu'il en est de la pulsion. C'est quand même bien là aussi que la pulsion s'opacifie complètement, qu'elle s'identifie à quelque chose d'autre, puisque là il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'essence du nœud. Au niveau du symbolique, là, c'est noué, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une

fermeture. Comparer cette fermeture à un trou c'est évidemment quelque chose devant quoi la pensée s'arrête. Ce n'est pas commode, si au mot ombilic on donne sa présence de nœud corporel, ça n'est pas commode, à ceci près tout de même que ce que ce nœud a fermé, c'est quelque chose par quoi pendant un temps notable – neuf mois – tout ce qui est de vie provenait. C'est ça ce qui permet l'analogie entre ce nœud et l'orifice. C'est un orifice qui s'est bouclé.

J'y attache pour moi, dans l'état actuel des choses, c'est là alors peut-être qu'on peut admettre une révision, une révision possible, c'est que, en fin de compte, au cours de ce battement entre l'orifice et le nœud, entre l'identification du trou à un point noué, c'est enfin de compte ça qui, si je puis dire, m'a frayé la voie à la formule que je donne comme spécifiant à proprement parler cet être que nous caractérisons d'avoir la parole, que je me suis permis d'avancer ceci, c'est qu'au niveau de son réel, qui là est le troisième terme, contrairement à ce qu'on peut en croire, c'est bien comme formant des images, c'est-à-dire comme tout entier imaginaire, que le corps subsiste.

Si je parle d'imaginaire, de symbolique et de réel puisque c'est de là en fin de compte que je suis parti, j'y reviens pour dire que le réel se spécifie aussi d'un *Un*, au sens d'un impossible, c'est ceci, il doit être démontrable, et toute l'expérience analytique ne fait que converger à le démontrer, il est démontrable que le rapport comme tel entre les deux partenaires spécifiés sexuellement, mais radicalement différemment est justement marqué de ce que leur rapport au sexe est en quelque sorte un rapport parasexué. Et qu'on puisse mettre tellement l'accent sur la bisexualité, tant que l'a fait Freud, c'est vraiment dire que l'identification du sujet à un sexe sur les deux est quelque chose qui ne se fait que secondairement et par raccroc, et qui résulte de quelque chose de plus radical, qui pourrait être exactement corrélatif de ce que cet être entre tous les êtres est parlant.

Nous n'en sommes pas plus loin pour autant. Ça peut venir là en bouche-trou. Après tout, la démonstration, c'est quelque chose qui ressortit à une certaine rigueur. Le fait de l'expérience en témoigne déjà, de ce que j'ai indiqué à peine ce matin à propos de ce qu'on appelle *pulsion*, qui est quelque chose qui laisse complètement béante la formulation du rapport d'un sexe comme tel à un autre. Il semble tout à fait manifeste dans notre expérience de tous les jours que ce soit la chose devant quoi on rencontre le plus d'obstacles : écrire un x et un y qui seraient à proprement parler le sexe comme mâle et comme femelle, c'est ce que manifestement nous ne pouvons pas faire. Il y a un rapport au Phallus qui y instaure un tiers irréductible. Il ne faut pas croire pour autant d'ailleurs, comme Freud l'a avancé peut-être avec un peu d'imprudance, il ne faut pas croire que ce rapport au Phallus soit le *Phallus*. Je dis le Phallus, qui n'est pas la même chose que ce que nous désignons par l'organe qui se trouve avoir, chez le Parlêtre spécialement, une importance prévalente. Non pas d'ailleurs qu'il ne la montre pas aussi ailleurs, encore que nous ne puissions absolument pas savoir ce que c'est que l'expérience de la copulation chez des animaux aussi distants que la grenouille ou le crapaud, chez qui la copulation marque en effet un caractère manifeste tout à fait frappant. ⁽¹⁰⁾ Il semble en tout cas que la notion dont ce n'est pas pour rien que Freud l'a désignée du terme de fonction phallique, introduise irréductiblement chez le Parlêtre, dans le rapport entre les sexes, *un tiers*, dont l'importance n'est pas moindre chez une femme comme je m'exprime, puisque je vais facilement à dire que la femme, ça n'est pas universalisable, qu'il n'y a pas de toute Femme spécifique de ce que j'appelais tout à l'heure comme ça l'universalité, il n'y a que des femmes, disons particulières, mais c'est peut-être encore trop en dire, parce que le particulier a beaucoup à faire avec l'universel. Ce que j'essaie de forger pour l'instant et que j'ai énoncé à mon tout dernier séminaire, c'est que pour *l'homme*, une *femme*, c'est toujours un symptôme. C'est évidemment difficile à avaler et ce n'est pas sans précaution ni hésitation que je l'ai avancé. À la suite de ça j'en ai eu des retours, des réflexions, et j'ai eu la satisfaction de voir à cette occasion se confirmer que c'est réciproque. Je dois dire que ça m'a un peu soulagé, après avoir avancé qu'une femme, dans le rapport qu'elle a à l'Homme, c'est un symptôme, de

recevoir cette confirmation que justement chez certaines femmes et pas chez n'importe lesquelles, chez qui ce tiers phallique est particulièrement résonant, ces femmes-là en retour de mon séminaire, m'ont dit que c'était exactement aussi la formule qui leur était venue à l'esprit lorsque non pas tellement l'Homme, parce que justement la notion de l'Homme, comme tel, n'est pas tellement présente pour une femme – du fait qu'elles sont une femme, c'est aussi *un* homme, et j'ai eu en retour ce témoignage qu'elles s'étaient parfaitement formulées à elles-mêmes pourquoi elles aimaient Un-tel : c'est un symptôme. Elles ont entendu, si on peut dire, ce qui leur arrivait comme étant quelque chose de l'ordre du symptôme.

Il est certain que cela m'a beaucoup encouragé à essayer de mettre plus de précision dans ce que j'avais avancé avec énormément de difficulté, voire de timidité. Je ne crois pas, et ceci en raison qu'il n'y a pas de référence possible à la Femme, parce que la Femme universellement n'existe pas, que le symptôme-Homme ait tout à fait la même place pour une femme. Mais cela va très loin. Cela implique, cela met en cause comme tout ce qui est de l'ordre du symptôme, l'inconscient tout entier. Il est tout à fait concevable que le rapport d'une femme à l'inconscient soit différenciable de celui du rapport de l'homme à l'inconscient. C'est d'ailleurs ce qui permettrait d'expliquer bien des choses. Si l'inconscient est moins intimement tressé à la réalité d'une femme qu'à celle d'un homme, ce qui, il faut le dire, est perceptible, ça expliquerait qu'elle le comprend beaucoup mieux. Je parle d'*une* femme. C'est un fait que *les* femmes qui existent comme plurales, que les femmes sont plutôt plus douées pour parler de l'inconscient d'une façon efficace que la moyenne des hommes. Si l'homme a mis si longtemps à découvrir l'inconscient, à s'apercevoir que le fait d'habiter le langage, c'est pas une chose qui ne laisse pas de traces, qu'on ait mis aussi longtemps à reconnaître le fait des conséquences d'être né parlant, et de deux êtres particuliers par lesquels habituellement vous est véhiculé le parlêtre avec deux fonctions totalement différentes : celles du père et de la mère, tout ce sur quoi Freud a mis l'accent, qu'on ait mis aussi longtemps à reconnaître que l'être humain choit dans un monde de langage et que le fait que ce soit ses parents avec tout ce que ça suppose derrière, en particulier qu'il ait été désiré ou pas désiré, que ce soit ses parents qui l'orientent... – Je lisais un petit bouquin de Kant : *Comment s'orienter dans la pensée ?* Ce n'est pas là la question. Il ne s'agit pas de s'orienter dans la pensée. Il s'agit de s'orienter dans le langage, et que l'être humain soit dans un champ déjà constitué par les parents concernant le langage, c'est bien à partir de là qu'il faut voir son rapport à l'inconscient et que ce rapport à l'inconscient il n'y a aucune raison de ne pas le concevoir comme le fait Freud : *qu'il a un ombilic*. À savoir qu'il y a des choses qui sont à jamais fermées dans son inconscient, ce qui n'en laisse pas moins que, quand même, ça se désigne comme un trou, non reconnu, *Unerkannt*, selon ce que vous avez avancé tout à l'heure.

Je vous demande pardon d'avoir été aussi long mais il faut dire que la question que vous avez avancée là nécessitait, me semble-t-il, au moins ça pour y répondre puisque c'est, en effet, une question qui est la simple mise en parole de ce que, dès l'origine, dans la reconnaissance de l'Inconscient même, il y a la notion que ce qui en fait la consistance, ce qui en fait à proprement parler le Réel, c'est un point d'opacité. C'est un point d'infranchissable, c'est un point d'impossible. C'est bien en quoi la notion d'impossible me paraît à situer d'une façon tout à <fait> ⁽¹¹⁾centrale, et d'une certaine impossibilité qui est liée, qui est cohérente, qui permettrait de spécifier dans la chaîne des êtres, comme Freud l'a souligné lui-même, qui permettrait de spécifier l'être humain comme étant, non pas le chef d'œuvre de la création, le point d'éveil de la connaissance, mais au contraire le siège d'une autre spéciale *Unerkennung*, c'est-à-dire, non pas seulement une non-reconnaissance, mais une impossibilité de connaître ce qui regarde le sexe.

Ça nous permettrait d'éclairer ceci, (enfin, ça nous entraînerait trop loin), qu'il y a quelque chose que l'abord scientifique a reconnu dans la vie, c'est la cohérence du sexe et de la mort. On ne peut pas dire que ce non-rapport sexuel, que je considère comme

fondamental dans le réel pour ce qui est du Parlêtre, on ne peut pas dire que ça corresponde pas à un petit éveil du côté de l'universalité de la mort. Il y a un petit éveil, mais un éveil aussi très limité en fin de compte. Du fait qu'on dise que tout homme est mortel, ça ne veut pas dire pour autant qu'il y ait prévalence de la mort. Que la mort soit si bien tamponnée en fin de compte dans le vécu, par la vie, dans le vécu de chacun, c'est quand même quelque chose de très frappant. Mais que ce soit par la voie de l'inconscient que quelqu'un ait pu parler de pulsion de mort, c'est-à-dire de quelque chose qui a un rapport avec la mort, mais à peu près de la même façon qu'il a un rapport avec le sexe ; il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ; il n'y a pas, nulle part, de possibilité d'établissement en quelque sorte formulable, du rapport entre sexes. On peut bien dire la même chose à l'égard de la pulsion de mort : c'est aussi un rapport à la mort, mais déplacé lui aussi. C'est pas parce qu'il est déplacé que de temps en temps il ne réussit pas à se frayer un chemin, mais c'est la même chose pour ce qui est du rapport au sexe. Il est diffusé, il est étalé au lieu d'être serrable de près ; de même cette pulsion de mort, à laquelle Freud, il faut tout de même le dire, a été mené par l'expérience analytique, c'est bien en quoi l'inconscient, l'inconscient comme tel, est quelque chose qu'il importe de distinguer de ce non-rapport sexuel, en tant que ce non-rapport sexuel serait lié au Réel de l'être humain, alors que c'est au niveau du symbolique que cette découverte d'un certain rapport à la mort est décelable et a, de fait, par la plume de Freud, cheminé. Il y a ici en quelque sorte dissociation du rapport sexuel, dont il est tout de même concevable que quelque chose porte la trace dans l'inconscient, alors que ce qui est démontré par tout ce qu'a découvert Freud, c'est justement ceci que tout ce qui est de l'ordre du sexuel est déplacé.

Comme je le disais ce matin, ce qui est de l'ordre du génital est de l'ordre du mythe, et du même mythe qui est celui auquel s'attache la religion, le génital c'est ce qui aboutit à la reproduction. Mais qu'est-ce qui fait qu'il y ait rapprochement des sexes pour cette reproduction ? C'est justement ce qui reste béant, qui reste particulièrement béant chez les gens qui sont pourvus d'un inconscient, c'est un fait.

Personne ne m'a interrompu, et dieu sait où cela m'aurait entraîné, pour me demander ce que c'était que la pulsion sado-masochique, dont Freud parle et abondamment. C'est quand même bien curieux que, pour l'épingler, on n'ait jamais parlé de sado-masochisme avant Sade et avant Sacher Masoch. C'est tout de même bien curieux que l'on n'ait même jamais avancé de choses pareilles, qu'il ait fallu qu'il y ait deux littérateurs, d'ailleurs tous les deux débiles mentaux absolument intégraux, pour qu'on commence à s'aviser qu'il n'y avait pas seulement pulsion sado-masochique, mais que c'est fondamental de la réalité humaine, qu'on ne se soit pas aperçu que le désir de l'homme c'est l'enfer.

J'ai dit ça un jour devant un curé. Comme c'est moi qui parle, naturellement j'ai vu le curé s'aplatir. Je veux dire qu'il était là comme une carpe. Le désir de l'homme c'est l'enfer, c'est évident à partir du moment où je le dis et je le dis pour la première fois devant vous aujourd'hui car je ne l'ai jamais risqué jusqu'à présent sauf devant ce curé. Il faut dire une chose qui me console, car il faut tout de même bien que je me dise que ce n'est pas uniquement parce que je suis Lacan que je peux faire entendre certaines vérités. Cette vérité est évidente. Je m'en console : ce curé était *dantiste*, non pas dentiste, il s'occupait de Dante et dans Dante c'est évident que personne ne s'intéresse qu'à l'enfer. Ce qu'il raconte sur le paradis c'est pourtant très intéressant aussi. Pourtant personne ne désire même le lire. Grâce ⁽¹²⁾ au fait que ce curé était *dantiste*, je peux me consoler. Ce n'est pas uniquement parce que je lui ai dit qu'il a dit oui, oui... Enfin ça je ne l'ai pas encore dit à mon séminaire.

Alors vous voyez ça veut dire que je trouve qu'ici j'ai mes aises, on ne me pose pas de question idiote. Je rends hommage à Marcel Ritter de m'avoir posé cette question de *l'Unerkannt*. Ça m'a un peu entraîné, je vous demande pardon. C'était évident, c'était forcé que cela m'entraîne. Il faut dire qu'il faut en dire beaucoup pour rendre cela tenable. Déjà

aussi pour répondre à la personne qui m'avait posé la question sur l'origine du désir. On boucle la boucle comme ça. C'est d'ailleurs pour ça que Freud a commencé sa *Traumdeutung* par sa formule que vous savez : « Si je ne peux pas émouvoir les dieux, j'en passerai – » par quoi, « par l'enfer », justement. S'il y a tout de même quelque chose que Freud rend patent, c'est que de l'inconscient il résulte que le désir de l'homme c'est l'enfer et que c'est le seul moyen de comprendre quelque chose. C'est pour ça qu'il n'y a pas de religion qui ne lui fasse sa place. Ne pas désirer l'enfer c'est une forme du *Widerstand*, c'est la résistance.